

L'INTELLIGENCE DES FLEURS

I

Je veux simplement rappeler ici quelques faits connus de tous les botanistes. Je n'ai fait aucune découverte, et mon modeste apport se réduit à quelques observations élémentaires. Je n'ai pas, cela va sans dire, l'intention de passer en revue toutes les preuves d'intelligence que nous donnent les plantes. Ces preuves sont innombrables, continuelles, surtout parmi les fleurs, où se concentre l'effort de la vie végétale vers la lumière et vers l'esprit.

S'il se rencontre des plantes et des fleurs maladroites ou malchanceuses, il n'en est

point qui soient entièrement dénuées de sagesse et d'ingéniosité. Toutes s'évertuent à l'accomplissement de leur œuvre; toutes ont la magnifique ambition d'envahir et de conquérir la surface du globe en y multipliant à l'infini la forme d'existence qu'elles représentent. Pour atteindre ce but, elles ont, à raison de la loi qui les enchaîne au sol, à vaincre des difficultés bien plus grandes que celles qui s'opposent à la multiplication des animaux. Aussi, la plupart ont-elles recours à des ruses, à des combinaisons, à une machinerie, à des pièges, qui, sous le rapport de la mécanique, de la balistique, de l'aviation, de l'observation des insectes, par exemple, précédèrent souvent les inventions et les connaissances de l'homme.

II

Il serait superflu de retracer le tableau des grands systèmes de la fécondation florale : le

jeu des étamines et du pistil, la séduction des parfums, l'appel des couleurs harmonieuses et éclatantes, l'élaboration du nectar, absolument inutile à la fleur, et qu'elle ne fabrique que pour attirer et retenir le libérateur étranger, le messenger d'amour, abeille, bourdon, mouche, papillon, phalène, qui doit lui apporter le baiser de l'amant lointain, invisible, immobile...

Ce monde végétal qui nous paraît si paisible, si résigné, où tout semble acceptation, silence, obéissance, recueillement, est au contraire celui où la révolte contre la destinée est la plus véhémement et la plus obstinée. L'organe essentiel, l'organe nourricier de la plante, sa racine, l'attache indissolublement au sol. S'il est difficile de découvrir, parmi les grandes lois qui nous accablent, celle qui pèse le plus lourdement à nos épaules, pour la plante, il n'y a pas de doute : c'est la loi qui la condamne à l'immobilité depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Aussi sait-elle mieux que nous, qui

dispersons nos efforts, c'ontre quoi d'abord s'insurger. Et l'énergie de son idée fixe qui monte des ténèbres de ses racines pour s'organiser et s'épanouir dans la lumière de sa fleur, est un spectacle incomparable. Elle se tend tout entière dans un même dessein : échapper par le haut à la fatalité du bas ; éluder, transgresser la lourde et sombre loi, se délivrer, briser l'étroite sphère, inventer ou invoquer des ailes, s'évader le plus loin possible, vaincre l'espace où le destin l'enferme, se rapprocher d'un autre règne, pénétrer dans un monde mouvant et animé... Qu'elle y parvienne, n'est-ce pas aussi surprenant que si nous réussissions à vivre hors du temps qu'un autre destin nous assigne, ou à nous introduire dans un univers libéré des lois les plus pesantes de la matière ? Nous verrons que la fleur donne à l'homme un prodigieux exemple d'insoumission, de courage, de persévérance et d'ingéniosité. Si nous avons mis à soulever diverses nécessités qui nous écrasent, celles, par exemple,

de la douleur, de la vieillesse et de la mort. la moitié de l'énergie qu'a déployée telle petite fleur de nos jardins, il est permis de croire que notre sort serait très différent de ce qu'il est.

III

Ce besoin de mouvement, cet appétit d'espace, chez la plupart des plantes, se manifeste à la fois dans la fleur et dans le fruit. Il s'explique aisément dans le fruit; ou, en tout cas, n'y décèle qu'une expérience, une prévoyance moins complexe. Au rebours de ce qui a lieu dans le règne animal, et à cause de la terrible loi d'immobilité absolue, le premier et le pire ennemi de la graine, c'est la souche paternelle. Nous sommes dans un monde bizarre, où les parents, incapables de se déplacer, savent qu'ils sont condamnés à affamer ou étouffer leurs rejetons. Toute semence qui tombe au pied de l'arbre ou de

la plante est perdue ou germera dans la misère. De là l'immense effort pour secouer le joug et conquérir l'espace. De là les merveilleux systèmes de dissémination, de propulsion, d'aviation, que nous trouvons de toutes parts dans la forêt et dans la plaine; entre autres, pour ne citer en passant que quelques-uns des plus curieux : l'hélice aérienne ou samare de l'Érable, la bractée du Tilleul, la machine à planer du Chardon, du Pissenlit, du Salsifis; les ressorts détonnants de l'Euphorbe, l'extraordinaire poire à gicler de la Momordique, les crochets à laine des Ériophiles; et mille autres mécanismes inattendus et stupéfiants, car il n'est, pour ainsi dire, aucune semence qui n'ait inventé de toutes pièces quelque procédé bien à elle pour s'évader de l'ombre maternelle.

On ne saurait croire, en effet, si l'on n'a quelque peu pratiqué la Botanique, ce qu'il se dépense d'imagination et de génie dans toute cette verdure qui réjouit nos yeux. Regardez, par exemple, la jolie marmite à

graines du Mouron rouge, les cinq valves de la Balsamine, les cinq capsules à détente du Gêranium, etc. N'oubliez pas d'examiner, à l'occasion, la vulgaire tête de Pavot qu'on trouve chez tous les herboristes. Il y a, dans cette bonne grosse tête, une prudence, une prévoyance dignes des plus grands éloges. On sait qu'elle renferme des milliers de petites graines noires extrêmement menues. Il s'agit de disséminer cette semence le plus adroitement et le plus loin possible. Si la capsule qui la contient se fendait, tombait ou s'ouvrirait par le bas, la précieuse poudre noire ne formerait qu'un tas inutile au pied de la tige. Mais elle ne peut sortir que par des ouvertures percées tout en haut de l'enveloppe. Celle-ci, une fois mûre, se penche sur son pédoncule, « encense » au moindre souffle et sème, littéralement, avec le geste même du semeur, les graines dans l'espace.

Parlerai-je des graines qui prévoient leur dissémination par les oiseaux et qui, pour les

tenter, se blottissent, comme le Gui, le Génévrier, le Sorbier, etc., au fond d'une enveloppe sucrée? Il y a là un tel raisonnement, une telle entente des causes finales, qu'on n'ose guère insister de peur de renouveler les naïves erreurs de Bernardin de Saint-Pierre. Pourtant les faits ne s'expliquent pas autrement. L'enveloppe sucrée est aussi inutile à la graine que le nectar, qui attire les abeilles, l'est à la fleur. L'oiseau mange le fruit parce qu'il est sucré et avale en même temps la graine *qui est indigestible*. L'oiseau s'envole et rend peu à près, telle qu'il l'a reçue, la semence débarrassée de sa gaine et prête à germer loin des dangers du lieu natal.

IV

Mais revenons à des combinaisons plus simples. Cueillez au bord de la route, dans la première touffe venue, un brin d'herbe quelconque; et vous surprendrez à l'œuvre